

GRAND ENTRETIEN
L'ÉCRIVAIN ESPAGNOL RAFAEL CHIRBES

Rafael Chirbes : "Si je n'écris pas, je ne vois rien, je suis vide"

[LE FIL LIVRES](#) - De livre en livre, l'écrivain espagnol, auteur de "Tableau de chasse", n'a cessé de se colleter à l'histoire de son pays ; de dénoncer l'amnésie après Franco, l'affairisme, la trahison des idéaux. Pour Rafael le révolté, il y aura toujours un mensonge à démolir...



- photo: Richard Dumas

SUR LE MEME THEME

[L'Espagne, muette comme une tombe](#) | 11 juin 2007

Rafael Chirbes, l'écrivain espagnol, a 60 ans. Il a grandi sous Franco, grandi sous la terreur, le silence. A la mort du dictateur, en 1975, il a vu son pays orchestrer l'amnésie. Oublier la sauvagerie, cacher les horreurs, manigancer une réconciliation, se contenter de la faiblesse de la gauche, et faire semblant, comme si tout

cela n'avait jamais existé. Lecteur insatiable et romancier pointilleux, Rafael Chirbes creuse l'Histoire et s'est donné une raison de vivre : désencrasser le langage pour penser le monde. Ses romans, sept traduits en français aux éditions Rivages, questionnent son pays, sa génération. *Tableau de chasse* (1998) met en scène un narrateur abject, un vieillard, chantre du Caudillo. *Crémation*, publié ces jours-ci, ausculte une Espagne rongée par l'affairisme, les scandales immobiliers et financiers, les trahisons politiques et amoureuses.

Dans un précédent entretien, en 1998 (1), vous vous mettiez au défi de ne jamais vous « encroûter », de ne jamais « tourner votre veste ». Vous prôniez sinon la pauvreté, du moins « l'incommodité » vitale à tout créateur. Vous faisiez le pari de rester toujours sur le qui-vive, car pour vous la littérature exige l'irrévérence. Vous en souvenez-vous ?

J'ai vieilli, mais je n'ai pas changé ! Je vis toujours dans cette incommodité. Je suis même au chômage ! J'ai perdu mon travail de journaliste. Je n'étais plus en accord avec la nouvelle formule du magazine qui m'employait. Fini les reportages au long cours, le goût du récit ! La modernité, ce sont de grandes photos et des textes courts à l'extrême. J'ai travaillé trois ans à l'écriture de *Crémation*. Il a été publié en 2007 en Espagne. Et depuis, je suis muet. Sans force, inspiration, volonté. Il m'est impossible d'envisager quoi que ce soit d'autre. Ce n'est pas facile à avouer, mais ce livre est pour moi la somme de tout ce que j'ai publié jusqu'à présent, le livre « total » comme on dit, le livre de mes 60 ans, peut-être mon testament. Mais chaque livre est le dernier.

“J'avoue que, chez moi, approcher la vérité est une obsession”

De roman en roman, vous passez au crible l'Espagne d'aujourd'hui. C'est une obsession ?

L'histoire de mon pays me traverse presque malgré moi. Je suis le fruit de mon temps, de cette seconde moitié du XXe siècle qui souffre d'amnésie chronique. Depuis toujours, j'ai l'impression de n'écrire qu'un seul et même livre. Comprendre le passé m'instruit sur l'aujourd'hui, m'oblige simplement à savoir qui je suis. Je mène sans répit une lutte pour chercher cette chose qui n'existe pas, mais dont nous avons tous tant besoin pour donner sens à notre existence : la vérité. Je cherche dans le roman une forme de vérité qui fouille l'Histoire, qui ose regarder le passé, nommer l'injustice, affronter le présent et penser l'avenir. *A la recherche du temps perdu*, les *Illusions perdues*, *L'Education sentimentale* sont ainsi des romans qui réécrivent l'Histoire à « contre-poil », se méfient de la culture officielle et défient la narration. J'avoue que, chez moi, c'est une obsession, approcher la vérité, alerter le lecteur sur ce qu'il écoute ou lit à longueur de journée, cette langue calibrée, vide, qui résonne comme une boîte de fer-blanc dans laquelle les enfants donnent des coups de pied, qui rebondit dans la rue et sonne creux.

Ecrire pour trouver un sens à nos destins ?

C'est la tension du langage qui donne sens. Je n'écris pas la guerre,

mais elle est présente. Je n'écris pas l'espoir, mais raconte les aspirations du XXe siècle. J'assiste, fiévreux, à l'agonie du capitalisme, qui ne s'est jamais soucié de l'héritage qu'il laisserait aux nouvelles générations. Aujourd'hui, l'objectif, c'est prendre du fric, le maximum, tout de suite, vivre le plus vite possible, et au diable les lendemains ! Sans doute suis-je inadapté à notre société. J'ai un handicap : je ne crois pas à la consommation, à la culture prédigérée. Je suis un has been !

Un de mes anciens professeurs m'a tancé : ton livre est sans espoir ! J'ai râlé : mais moi, je ne suis ni curé ni politicien. Qui serais-je pour porter un drapeau, dicter des lois, une morale ? Vas-y, toi ! Un romancier n'est pas un curé qui s'adonne aux sermons de pacotille, s'évertue à nous faire croire aux mérites d'un paradis vertueux. Un romancier n'est pas un homme politique qui, tout à sa propre gloire, entonne de fausses promesses, utilise un langage vulgaire. Un romancier n'est pas un psychiatre qui diagnostique le mal et tente de le soulager. Un romancier raconte le monde tel qu'il est, avec sa matière à lui, les matériaux qu'il s'est forgés.

*“Sans cesse, je me brocarde :
Prends garde aux jolies phrases,
prends garde aux personnages”*

Par le biais de plusieurs voix narratives, frère ou amis, *Crémation* raconte l'histoire de Matias, un ex-militant de gauche. Dès la première ligne, il est mort. Il repose à la morgue. Vous l'avez tué, d'emblée ?

Il est le symbole de nos défaites. Depuis que j'écris, je suis tous mes personnages ! Et je me méfie d'eux. Je démolis mes mensonges à travers les mensonges des autres. Ce que l'on apprend de Matias, ce sont les autres qui nous le disent, et tous mentent, inconsciemment ou pas. Mathias incarne l'impossible révolution, nos utopies avortées. Les corbeaux – son frère, ses amis –, ceux qui l'ont connu ou cru l'aimer, le dépècent bout par bout, rongent son histoire. Sans cesse, je me brocarde : « *Prends garde aux jolies phrases, prends garde aux personnages.* » Les mots, je les tiens aux aguets. Je me confronte à eux afin d'interroger mon propre langage. L'écriture est une recherche de légitimité, une manière de me sauver du naufrage universel, des aberrations qui fondent notre culture. Je crée des tempos discordants pour défier le temps et mettre en scène la violence du monde. Ecrire est un acte de survie, d'urgence morale et politique. On ne résout pas ses problèmes à travers la littérature, on cherche à les nommer. Quand j'écris, je suis au centre du monde. Je suis le chaos. J'essaie de rendre visible l'invisible, ce qui agresse et oppresse.

Vous êtes le chaos ? Diable !

Je suis le chaos. C'est-à-dire : je suis aveugle. Si je n'écris pas, je ne sais rien, je ne vois rien, je suis vide. Même lorsque j'écris un roman, j'avance dans l'obscurité, je n'ai qu'une inquiétude, celle de ne pas savoir le sujet du livre, ni quelles sont les techniques narratives que j'utilise. Je bouge entre les ombres. Les seuls moments de clarté sont

ceux des dernières touches, quand le livre vous apparaît, et qu'on commence à découvrir ce qu'il voulait vous raconter. C'est à l'auteur que le livre parle en premier. On écrit pour découvrir ce qui vous inquiète et qu'on ne sait pas nommer. C'est le roman qu'on écrit qui vous le donne à découvrir. C'est un sentiment de clarté fugace. Ensuite, la lumière s'éteint, et on retourne à son brouillard. Mes romans se mijotent dans ma tête, pas dans mon ventre. On ne s'améliore pas en se racontant. Mais on s'améliore en racontant le monde. C'est ce que cherchaient Proust, Dos Passos, de nouvelles techniques pour capturer la réalité.

“Qu'avons-nous fait de nos désirs, de nos révolutions, de la lutte des classes ?”

Pourquoi parlez-vous de « livre testament » ?

J'ai 60 ans. Je crains fort que *Crémation* ne soit mon testament. Un roman sur les folies du XXe siècle, sur nos amnésies, sur l'échec de nos utopies, qui brasse la Bible et le *Petit Livre rouge* de Mao. Nous avons joué avec nos rêves comme des gamins sans cervelle, bouffant le présent sans songer à l'avenir. Après la chute de Carthage, les Romains ont répandu du sel afin que rien, jamais, ne puisse repousser sur son sol. Qu'avons-nous fait de nos désirs, de nos révolutions, de la lutte des classes ? Le prolétariat n'a plus d'existence parce qu'il est devenu muet. Nous sommes entrés dans l'ère de l'insignifiance. Quelles sont nos utopies aujourd'hui ? Nous avons besoin de penser ensemble pour avancer dans ce monde, d'imaginer une idéologie – un mot qu'il ne faut plus employer ! – pour imaginer nos lendemains. Je suis, et veux rester ce vigneron – de Bordeaux, par exemple, parce que j'aime ce vin-là ! – qui plante des vignes en pensant simplement à ses enfants, à l'avenir.

Crémation est un exercice de distillation littéraire. J'y ai mis tout ce qui m'obsède. J'aborde tous les sujets, l'amour, la trahison, la lâcheté, sans les nommer, par le biais de la fiction. Je n'ai pas de recette, pas de pelote à démêler, pas de fil à tirer, pas de trame, pas de message. J'observe, je catapulte. Parfois, je me dis que ce livre n'a pas de sujet. Je crois y avoir tout mis, ma colère, ma hargne, mon désarroi. *Crémation* est un livre autopsie. Je me dissèque - qui suis-je, moi pour prétendre être écrivain ? que suis-je capable de penser, d'analyser, d'inventer ?

Crémation est mon livre le plus matérialiste, le constat de notre déroute. Aucun personnage n'a raison, aucun d'entre eux ne détient la vérité. Tous ensemble, ils tissent le tapis sur lequel nous marchons, sur lequel nous trébuchons. Ce tapis - mouvant, incompréhensible, dangereux, c'est notre société. Il me plaît d'inverser les convenances, de provoquer des révolutions, de créer des personnages antipathiques qui seraient la somme des mécréants, des corrompus, ceux qui fabriquent l'horreur avec patience, exigence comme le potier donne forme à l'argile, et leur mettre dans la bouche des phrases abruptes, du genre : « J'ai fait des horreurs, quoique, mais j'ai fait. »

Vous mettez en scène des personnages misérables, odieux,

veules, pervers. Vous désirez choquer le lecteur ?

Non ! Surtout pas ! Mes personnages « officiellement » abjects – que tout le monde considère abjects – m'aident à mettre au jour la bassesse silencieuse des gens « normaux », des bons, des gentils. Mes personnages sont ambivalents, capables d'ignominie, mais savent citer, sans une seule hésitation, des phrases complètes de *Guerre et Paix*. Les pires, ce sont toujours les autres ! Ils sont le Vautrin de Balzac, le Torquemada de notre Galdós, encore plus ambigu, plus complexe que Vautrin. Souvent, c'est parce que ces gens-là font le sale boulot que les autres peuvent se déclarer innocents. J'aimerais titiller le lecteur, l'inquiéter, lui donner à sentir que les frontières entre le bien et le mal sont floues, ni inamovibles ni très solides, et qu'il y a danger à s'endormir sur ses croyances, ses petites frilosités.

*“Je pille avec bonheur ! C'est un jeu,
et un hommage à tous ceux,
écrivains, qui m'ont nourri”*

En dernière page, vous alertez les lecteurs : « Plus que dans aucun autre de mes romans, les personnages de *Crémation* répètent des paroles et reproduisent des idées extraites de textes littéraires, d'articles de journaux, de films. » Vous pillez ?

Je pille avec bonheur ! C'est un jeu, et un hommage à tous ceux, écrivains, qui m'ont nourri : Mann, Green, Döblin, Baudelaire, Boulgakov, Balzac, Montaigne, Saint-Simon, Faulkner, Musil, Capote, Julien Gracq, Max Aub... Tant d'autres. C'est un peu ridicule de répéter tous ces grands noms, non ? Et ces livres inoubliables qui ont agité mon adolescence : *Les Thibault*, *La Condition humaine*, *Le Rouge et le Noir*... Je les lis, les relis, les mange, les digère, les redonne à vivre. Je crois que tous les grands romans sont des monstres qui passent inaperçus à l'époque où ils sont publiés. Le temps n'existe pas en littérature, pas plus que la perfection. Le roman change avec le monde qui bouge. J'essaie de bouger avec lui.

Quel roman monstre vous occupe aujourd'hui ?

Depuis un mois, je relis, pour la vingtième fois, *Quichotte*. J'entre dans un univers de saveurs, d'odeurs, j'arpente les paysages, je croise des gens, des riches, des pauvres. Vous les voyez, vous les sentez, vous pouvez les toucher. C'est tellement formidable que Cervantès m'oblige à ne pas renoncer à écrire. L'écriture a quelque chose du supplice de Tantale. On écrit pour trouver, on a l'impression d'avoir trouvé, on découvre que ce n'était qu'une impression. On doit recommencer. Je crois que l'écrivain doit se tenir à distance de toutes coteries, clans d'écrivains ou écoles de pensée, sinon il perd sa liberté. Garder ses distances, observer, se regarder soi-même comme l'entomologiste observe un insecte sur le plateau de son microscope, disait Musil. Je suis convaincu que la littérature exige une pratique radicale, une solitude parfois insupportable. Question de vieilles vertus et d'âpre discipline !

Propos recueillis par Martine Laval
Télérama n° 3092

(1) Lire "Télérama" 2544.

A lire

Crémation, traduit de l'espagnol par Denise Laroutis, éd. Rivages,
432 p., 23 €.